



folio
POLICIER

**PATRICK
DELPERDANGE**

**Si tous les
dieux nous
abandonnent**

FOLIO POLICIER

Patrick Delperdange

Si tous les dieux
nous abandonnent

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2016.

Couverture : D'après photo © PhotoStock-Israel / Getty Images.

Patrick Delperdange vit et travaille à Bruxelles. Prix Simonon pour son roman *Monk*, prix du Jeune Théâtre pour *Nuit d'amour* (Éditions Actes Sud Papiers), il a publié une quarantaine d'ouvrages, dont *Chants des gorges*, paru aux Éditions Sabine Wespieser et couronné par le prix Victor-Rossel, récompense littéraire la plus prestigieuse de Belgique francophone.

Céline

La voiture s'est engagée sous la voûte des arbres qui enlaçaient leurs branches par-dessus la chaussée, et le clair de lune grisâtre a disparu. J'ai observé son profil du coin de l'œil, sans bouger la tête. Il se tenait penché vers l'avant, les mains agrippées au volant, immobile, les paupières réduites à des fentes. Il aurait tout aussi bien pu être endormi. Dans la lueur bleutée montant du tableau de bord, les rides de son visage semblaient tracées au feutre noir.

Il a dû sentir mon regard car il s'est tourné vers moi.

« Si je n'étais pas passé par là, vous y seriez encore, ma petite dame.

— Oui. Merci. Je commençais à me faire du souci, effectivement.

— Pas de quoi. Je veux dire, pas de quoi me remercier. J'en aurais fait autant pour n'importe qui. »

J'ai eu un petit rire, avant de comprendre que sa remarque n'était pas ironique.

« Il va se remettre à neiger, a-t-il ajouté. Et avec le froid... »

Il a haussé les épaules, manière de terminer sa phrase.

« Vous pouvez me déposer en ville, ai-je déclaré, je trouverai un endroit où passer la nuit. Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps.

— Quand vous m'ennuieriez, je vous le ferai savoir. Et j'aimerais bien comprendre de quelle ville vous parlez. Si c'est de Valmont, il n'y a rien qui permette d'en parler de la sorte. C'est juste une dizaine de bâtisses rassemblées autour de la nationale. Si quelqu'un accepte de vous loger à cette heure-ci, je veux bien manger mon chapeau. »

Je n'avais jamais entendu parler de Valmont, mais si ce qu'il affirmait était exact, je n'y trouverais rien de ce que je cherchais. Pas de lit où m'étendre à l'abri du froid et du vent, pas de douche chaude, pas de repas. Sans doute même pas de nourriture. En imaginant même qu'il existait une épicerie dans les environs, elle devait être fermée depuis longtemps.

« J'ai une chambre, a repris le vieux. À condition que vous ne craigniez pas de dormir dans une pièce remplie de fantômes.

— Vous en faites partie? »

Il a fait cliquer ses lèvres.

« Pas encore.

— Contente de l'apprendre.

— Il y a ma femme qui est morte dedans. Je veux dire, elle n'y est plus, bien sûr. Mais c'est dans ce lit qu'elle a rendu son dernier soupir. »

J'ai attendu un moment. La voiture glissait sur la chaussée, lentement, sans à-coups, les cônes des phares découpant la nuit de plus en plus noire.

«C'est ce qu'on dit dans ces cas-là, a-t-il ajouté d'une voix changée. Le dernier soupir. Reste à espérer que c'était le dernier pour elle. Parce que de mon côté, j'ai continué d'en entendre. Je crois bien qu'ils ont jamais cessé.

— Ça fait longtemps?»

Il n'a pas répondu. Peut-être ma voix s'était-elle perdue dans le ronronnement du moteur. Le coin de sa bouche, celui que je voyais, se retroussait en une grimace qui faisait jouer les rides sur sa joue.

J'ai pris mon sac à dos posé sur le sol entre mes jambes, je l'ai ouvert et j'ai écarté le pull ensanglanté et le couteau enveloppé de son manchon de cuir, le couteau que je n'avais pas osé replacer à ma ceinture après ce qui s'était passé, avant de sortir la bouteille de genièvre que j'avais emportée en partant, et qui était pratiquement vide.

Je l'ai portée à mes lèvres et j'ai bu ce qu'il restait d'alcool. Le patelin dont il avait parlé est apparu dans la lumière, des bâtiments bruns de deux ou trois étages placés de part et d'autre de la route. Il y en avait sans doute davantage que ce qu'il avait déclaré, mais aucun ne semblait habité. Derrière leurs rideaux soigneusement tirés, toutes lampes éteintes, les habitants de Valmont s'étaient calfeutrés pour la nuit, en prévision de la neige qui allait tomber.

La maison du vieux se trouvait à la sortie de la petite cité campagnarde, au bout d'un sentier caché

par deux rangées de grands arbres qui remuaient doucement dans le vent. Il a arrêté la voiture au milieu d'une cour entourée de constructions sur trois de ses côtés. Il s'agissait d'une ferme mais j'ai vite compris qu'elle n'était plus utilisée depuis pas mal de temps. Peut-être même des années. Plusieurs portes bâillaient sur leurs gonds, des vitres étaient fendues, des tuiles s'étaient envolées. Des tas de foin pourrissaient, massés contre les murs. Les phares se sont éteints et nous avons été plongés dans l'obscurité.

Le logis occupait le bâtiment central. Le vieux a allumé une grosse lampe accrochée au-dessus de la porte, qu'il a ensuite ouverte. Il est entré chez lui sans attendre. J'ai levé les yeux au ciel, mon sac à dos suspendu à mon épaule. Des nuages s'effilo-chaient dans la lueur de la lune. Au-dessus d'eux, ce n'était qu'une masse sombre et inerte, sans la moindre étoile visible. J'avais l'impression d'avoir parcouru des milliers de kilomètres depuis que j'étais partie, d'avoir atteint un autre pays, loin de ce que j'avais fui. Et pourtant, je me suis tournée vers le chemin creux que nous venions d'emprunter pour arriver jusqu'ici, craignant d'apercevoir une silhouette cachée au milieu des arbres.

«Décidez-vous! a crié le vieux. Je ne vais pas laisser ouvert toute la nuit!»

Il faisait plus chaud à l'intérieur que je ne l'avais imaginé. Un gros poêle à bois occupait un angle de la pièce, surmonté d'un tuyau qui montait vers le plafond avant de former un coude et de partir vers la gauche, pour chauffer le reste de la maison. On

ne pouvait pas dire que c'était le confort moderne. Je ne savais même pas qu'il existait encore ce genre de chauffage. Le vieux m'a jeté un bref regard alors que je refermais la porte derrière moi.

« La chambre est par là.

— Merci.

— Pfff. »

Il paraissait soudain excédé. Il a posé la bûche qu'il s'apprêtait à glisser dans le poêle.

« Si vous souhaitez qu'on s'entende, ma petite, arrêtez de me remercier à tout bout de champ. Ça en devient gênant.

— Entendu. Je m'appelle Céline. »

Il a hoché la tête, soupesant le prénom que je venais de prononcer, comme s'il essayait de voir si ça évoquait quelque chose dans ses souvenirs. Peut-être avait-il un jour connu une autre Céline. C'était sûr que, de mon côté, je n'avais jamais fréquenté de vieux dans son genre. Pratiquement aucun vieux, d'ailleurs. En tout cas, pas de cet âge. Il devait sans doute être près des quatre-vingts.

« Vous allez loin ?

— Pardon ? »

Il a claqué la porte en fer du poêle après avoir poussé la bûche à l'intérieur.

« Je me doute bien que vous n'êtes pas venue passer des vacances à Valmont en plein hiver.

— D'accord. Je vais loin, oui. En effet.

— Si vous êtes encore partante pour une petite rasade, après la gorgée que vous avez bue, j'ai une bouteille de rhum entamée. On dira que c'est pour fêter l'année nouvelle. Ça vous dit, Céline ? »

Il n'a pas attendu ma réponse. Il est passé dans la pièce voisine, a allumé. J'ai entendu cliqueter des verres.

« Bon, a dit le vieux en revenant. Vous comptez rester plantée là jusqu'à demain ? Venez donc vous asseoir.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom. »

Il m'a interrompue d'un geste de la main.

« Je ne dis rien à personne depuis longtemps, Céline. Laissez-moi un petit temps pour m'habituer, d'accord ? Je ne me parle plus qu'à moi-même, ce qui fait que je ne dis plus grand-chose. Qu'est-ce qu'il y aurait à raconter ? Je ne vais pas passer mon temps à refaire l'histoire. »

J'ai pris le verre qu'il venait de me servir, un dé à coudre empli d'alcool brun.

« Léopold, a-t-il ajouté. C'est Léopold qu'on m'appelle. Mais je ne me souviens plus de la dernière fois qu'une femme m'a appelé comme ça. »

Josselin

Il n'y avait plus une goutte de marc dans la bouteille depuis bien longtemps, mais vu que je ne savais pas à quoi occuper mes mains, je l'ai prise et je l'ai retournée au-dessus de mon verre et j'ai attendu un bon moment, sans rien dire. Je sentais le regard de Maurice, mais il ne disait rien non plus, alors on entendait le murmure de la télé qu'il n'éteignait jamais, rangée sur l'armoire à côté des peaux de lapin qui sèchent.

«On ne pourra pas dire que je lui ai pas fait ses quatre volontés, a fait Maurice.

— C'est peut-être ça, ton tort», j'ai dit.

Et aussitôt, j'ai su que j'aurais mieux fait de continuer à me taire, parce que tout ce qu'il attendait, c'était d'entendre une voix pour lui prouver qu'il y avait bien quelqu'un dans la cuisine avec lui.

«Putain de bordel! il a dit en tapant du poing sur la table. Je ne sais pas ce qui me retient de lui courir au cul pour la ramener ici par la peau du dos. Et c'est pas ce petit enculé de serveur à la noix qui pourrait m'en empêcher, ça je peux te l'assurer.

Après tout, il a pas de droit sur elle, non ? Tout ça parce qu'il baise mieux que moi, ou quoi ? Qu'est-ce qu'elle peut en savoir, d'abord ? On n'a pas couché depuis des mois, ptêtre que j'ai appris des trucs en douce depuis la dernière fois. »

Il s'est arrêté juste au moment où il a vu que j'ouvrais la bouche pour lui répondre. En fait, je ne tenais pas à lui répondre, je n'avais pas la moindre idée de ce que je pouvais lui dire. Tout ce que je souhaitais, c'était qu'il arrête de me parler de ses parties de cul avec Madeline, parce que je voulais pas en savoir trop à ce sujet. Vu que Madeline, j'y avais pensé plus souvent qu'à mon tour, ces derniers temps, et que j'aurais préféré pas être son frère, à Maurice. Le barman du *Moonlight*, lui, il avait pas eu ce problème. Bon, à présent il avait plus de boulot, parce que son patron l'avait viré en apprenant l'affaire, mais il avait Madeline. J'arrivais pas à décider s'il avait gagné au change.

Plus couché depuis des mois ? Je commençais à saisir l'air qu'elle avait, Madeline, ces derniers temps. Quant à Maurice, je le connaissais trop bien pour lui faire une remarque à ce sujet. On devrait jamais rien connaître de ce genre de détails, concernant son frère. Ça, je le pensais avant, et je le pensais encore plus maintenant qu'il était là devant moi, le visage renfrogné comme un vieux chien, le poing serré sur la table, avec un air qui vous invite à le provoquer si vous tenez vraiment à vous créer des ennuis.

« Tu sais où ils sont ? » il m'a demandé, Maurice. J'ai haussé les épaules.

«J'ai rien entendu dire. Mais ils sont plus en ville, en tous les cas. Ça sert à rien de t'exciter.»

Maurice s'est levé en faisant trembler la table et les verres et la bouteille vide que j'avais reposée et que j'ai attrapée avant qu'elle tombe.

«Je vais lui dire ma façon de penser», a marmonné Maurice.

La dernière fois que j'avais essayé de le faire changer d'avis, il avait failli me donner un coup de serpe en plein front, alors là, tout ce que j'ai fait, c'est le suivre dans la nuit en priant le ciel pour qu'ils soient partis sans demander leur reste, Madeline et son serveur. Mais allez compter sur le ciel pour vous exaucer. Autant demander à un lapin de vous jouer du violon.

Céline

La neige s'était accumulée au bas de la porte, chassée par le vent qui avait soufflé toute la nuit. J'ai fait quelques pas, en serrant contre moi les pans de ma petite veste. Le soleil se reflétait sur la mince couche de flocons en train de fondre et m'éblouissait. J'ai marché vers les arbres, une main glissée sous ma veste pour la porter à mon ventre, et j'ai tâté délicatement ma peau du bout des doigts, pour ne pas réveiller la douleur. Je ne sentais pratiquement plus rien, une vague gêne quand j'appuyais à hauteur de ma vessie.

«Le café est prêt!» a lancé Léopold derrière moi. Je suis revenue vers la maison.

Il se tenait sur le seuil, vêtu d'un pantalon propre et d'une chemise à carreaux rouges et bleus qui portait encore des marques de plis. Il avait boutonné le col jusqu'en haut et un peu de la chair flasque de son cou débordait de l'étoffe raidie par le repassage.

Au cours de la nuit, je l'avais entendu aller et venir un bon moment dans le séjour, alors que je m'étais enfermée dans la chambre de gauche.

Assise au bord du lit, un lit si haut que mes pieds ne touchaient pas le sol, dans l'obscurité presque parfaite de la pièce, je guettais les bruits venant du dehors, mais je ne percevais que les rafales de vent qui se cognaient aux murs et faisaient cliqueter les vitres dans leurs châssis. Toute cette ferme était si vieille qu'on avait l'impression qu'elle allait tomber en poussière d'un instant à l'autre.

« Bien dormi ? »

Il servait deux bols de café, à la grande table.

« Pas du tout, ai-je dit en souriant. Ça m'arrive souvent, quand je me retrouve dans un endroit inconnu.

— Moi non plus, je n'ai pas fermé l'œil, a dit Léopold. Je déteste le bruit du vent. Ça me pousse à ruminer des bêtises.

— Au moins, il faisait chaud. Vous aviez raison, il valait mieux que je ne passe pas la nuit dehors.

— Je n'ai pas grand-chose à vous offrir d'autre que du café, a-t-il ajouté au bout d'un moment. Je ne suis pas un gros mangeur. Surtout le matin.

— Vous m'avez déjà offert assez de choses comme ça, Léopold. »

Il a hoché la tête.

Le café était très clair dans le bol. J'y ai jeté deux morceaux de sucre et ce qu'il restait d'une bouteille de lait que Léopold avait rapportée de la cuisine.

J'ai avalé le tout rapidement, et je suis retournée dans la chambre que j'avais occupée. Mon pull achevait de sécher, étalé sur le dossier d'une chaise, dans la lueur du soleil. Je l'avais plongé dans l'eau froide du petit lavabo aménagé dans un angle de

la pièce. Il n'y avait bien sûr pas de salle de bains. Il n'y avait même pas de baignoire, ni de douche. À se demander comment faisait le vieux Léopold pour se tenir propre. Et pour sa lessive? Je pense qu'il devait mettre lui aussi ses vêtements à tremper dans un évier.

Il restait des auréoles brunâtres sur mon pull à l'endroit où le sang avait séché. La laine était encore humide et lourde, malgré mes efforts pour l'essorer. J'ai rangé le pull dans mon sac à dos, repoussant tout au fond la gaine de cuir d'où dépassait le manche de corne du couteau. J'aurais préféré ne plus jamais avoir à porter ce vêtement, mais je ne pouvais pas me montrer difficile, vu ma situation.

«Je ne suis qu'un vieux bonhomme, a dit Léopold quand il m'a vue ressortir de la chambre, avec mon sac sur le dos. Vous allez me trouver idiot, mais j'aimerais bien savoir ce que vous comptez faire en partant d'ici, Céline.

- Je n'en sais trop rien, ai-je dit. Excusez-moi.
- Vous voulez que je vous dépose quelque part?
- Non. C'est gentil.
- Ah, ben, alors. Tant pis», a fait Léopold.

Il s'est levé et est allé dans la cuisine. J'ai patienté un moment, mais il ne s'est plus montré. Il devait être vexé par mon attitude.

J'ai quitté la maison, traversé la cour en dépassant la voiture, et pris la direction de la chaussée que nous avions suivie la veille, après avoir laissé le village derrière nous. La neige commençait à fondre et se transformait en flaques. Une odeur de fumée flottait dans l'air froid.

La route était déserte. On aurait cru que personne ne l'avait empruntée depuis des semaines, ou des années. Je n'apercevais aucune trace de pas sur le bas-côté où je marchais, ni même de sillons de pneu sur la bande de bitume parsemée de neige grisâtre. Il m'a fallu un temps pour me rappeler que nous étions dimanche et que la plupart des gens étaient sans doute chez eux, devant un feu ouvert, à siroter des boissons chaudes, en grignotant du pain grillé.

Je n'avais pas fait plus de deux kilomètres, sans rencontrer âme qui vive, quand le soleil a soudain disparu derrière un voile nuageux. Quelques minutes plus tard, les premiers flocons se sont mis à tomber en grosses poignées cotonneuses qui ont rapidement recouvert la route. La neige se plaquait sur mon visage, au point qu'il m'a fallu m'abriter les yeux de la main pour ne pas être aveuglée. J'ai senti un frisson remonter le long de mon dos jusqu'à mon cou. J'ai dévalé le talus pour me faufilet entre les troncs en bordure de la chaussée, j'ai ouvert mon sac pour y prendre mon pull, et je l'ai enfilé, tout en sachant que cela n'allait pas me procurer beaucoup de chaleur.

Au bout d'un long moment, j'ai compris que la tempête n'allait pas s'arrêter de sitôt et que je ne gagnerais rien à rester sous le couvert des arbres, d'autant que de la neige fondue commençait à tomber en gouttes glacées se glissant entre les branches.

Je remontais sur le bas-côté enneigé quand j'ai entendu un aboiement dans le lointain, venant vers moi. J'ai essayé de discerner l'animal qui l'avait

poussé, au travers des rafales de flocons qui tourbillonnaient avec fureur. Les aboiements ont repris, plus vifs et plus brutaux. Il devait s'agir de deux chiens, qui s'agaçaient l'un l'autre.

Je ne sais pourquoi, j'ai cherché autour de moi un bâton, une pierre, une chose avec laquelle je pourrais me défendre. J'ai aperçu une branche tombée dans les fourrés, et en voulant me pencher trop rapidement pour m'en saisir, j'ai glissé dans une flaque et j'ai valsé sur le côté. La douleur s'est soudain réveillée dans mon bas-ventre, comme si elle n'avait attendu que cela pour se rappeler à mon bon souvenir.

Les chiens sont apparus au milieu des flocons et se sont aussitôt lancés sur moi, en poussant un grognement sourd. Toujours allongée sur le sol boueux, j'ai pointé la branche vers eux. Un des chiens, un berger à la robe fauve, a poussé un long aboiement furieux, tandis que l'autre, au poil plus sombre, presque noir, se figeait pour m'observer de ses yeux pétillants, la gueule ouverte sur ses crocs, la langue pendante, des bouffées de vapeur s'échappant de sa bouche.

J'ai voulu me remettre debout, et le chien fauve s'est jeté sur moi. Ses mâchoires se sont refermées sur le bas de ma jambe, que je venais de tendre vers lui pour le repousser. J'ai senti ma chair se déchirer, comme on cisaille un bout de viande à l'aide d'une lame.

J'ai abattu ma branche sur le crâne du chien, qui s'est éloigné en grognant, avant de revenir vers moi, décidé à me mordre à nouveau. L'autre chien avait

disparu, en tout cas je ne le voyais plus. Du bout de ma branche que je tenais à deux mains, j'ai donné un nouveau coup au berger fauve, de toutes mes forces. Il a reçu le choc sur l'épaule, et s'est écarté en couinant.

Dans une volte-face nerveuse, il s'est détourné et est soudain parti au pas de course sur la chaussée, retournant d'où il venait.

Je me suis mise à trembler, j'ai baissé les yeux vers ma jambe. Mon pantalon était déchiré et l'on apercevait la blessure qui saignait déjà, tachant le tissu et coulant dans ma chaussure. J'ai senti ma tête tourner, j'ai voulu me retenir, mais il n'y avait rien, il n'y avait plus rien, rien que du blanc tout autour de moi, rien que du froid et de la neige et du blanc, à perte de vue.

Léopold

D'accord. C'était un prétexte pour sortir et pour aller voir ce qu'elle était devenue. Je m'étais tout à coup fourré en tête de changer les bougies de l'Opel, comme si elle avait besoin de ça. J'ai donc été chercher ma caisse à outils dans l'appentis derrière la cuisine, et j'ai fait le tour par l'arrière pour revenir dans la cour, où j'avais laissé la voiture en rentrant la veille.

J'ai marché lentement, en jetant des regards aux environs. Des plaques de neige s'étaient étalées dans le champ qui descendait jusqu'au ruisseau, entre les touffes de chardons que je n'avais plus coupés depuis des mois. Je suis arrivé à l'entrée du chemin et j'ai espéré la voir, entre les peupliers, mais il n'y avait rien, jusqu'au bout, là où ça débouche sur la chaussée. Je l'aurais vue si elle s'était tenue là, avec sa veste rouge qui attirait l'œil, comme je l'avais vue hier en revenant du garage de Profondeville, recroquevillée comme un petit moineau tombé du nid, assise le long de la route, la tête entre les jambes.

J'ai posé ma caisse à côté de l'Opel, et puis je me

suis dit que j'allais la démarrer pour m'assurer une dernière fois que ça valait la peine de lui changer ses bougies. C'est comme ça que je me suis retrouvé au volant, et que j'ai roulé vers la chaussée sans même y penser. La neige est repartie à tomber quand j'ai atteint Valmont. Céline n'était nulle part, et je me suis dit que j'étais idiot d'avoir cru qu'elle allait prendre cette direction, après ce que je lui avais servi la veille au sujet du village. C'était pas faux, d'ailleurs. Il n'y a rien à faire à Valmont, à part compter les jours jusqu'à ce que ça s'arrête.

J'ai fait demi-tour et, dans le va-et-vient des essuie-glaces qui n'arrivaient déjà plus à dégager le pare-brise, j'ai repris dans l'autre sens. Tant qu'à faire, je pouvais pousser jusqu'à Saint-Boniface, voir si des gens s'étaient décidés pour la messe. Ça m'a fait sourire tout seul dans ma voiture, l'idée que j'étais prêt à m'abuser moi-même au point de penser à cette église, rien que pour avoir une raison de patrouiller dans le coin à sa recherche.

J'ai repensé à son visage et à ses yeux qui m'épiaient en coin pendant que je conduisais pour rentrer. Je ne savais pas que ça m'avait manqué autant. Ça s'était réveillé alors que ça ne bougeait plus depuis si longtemps que je m'étais imaginé que c'était mort.

J'étais si distrait que j'ai bien failli ne pas voir les deux chiens de Maurice qui ont soudain surgi devant moi au milieu de la bourrasque. J'ai freiné pour ne pas les écraser et j'ai senti l'Opel qui se mettait à chasser. Mais la couche n'avait pas encore eu le temps de durcir, et la chaussée n'était pas si

glissante. Mes roues se sont arrêtées à une dizaine de centimètres du fossé. Les chiens se sont mis à aboyer comme des enragés qu'ils sont, je lui ai déjà dit et répété mille fois, à Maurice, de tenir ses fichus molosses. Il ne faudra pas qu'il vienne jouer les imbéciles quand ils auront attaqué une bête ou même une personne. Ils sont assez mauvais pour ça. Je crois même que Maurice les a dressés pour.

Je suis sorti de l'Opel pour les chasser et les forcer à rentrer chez eux, de l'autre côté du bois des Martyrs que traversait la chaussée.

La neige tombait dru et il était presque impossible d'y voir à plus de dix mètres. La tache de sang était presque recouverte quand je l'ai aperçue, de l'autre côté de la route. Large comme une assiette. Et rouge. Comme la veste de Céline. C'est ce qui m'a fait marcher jusque-là, malgré la tempête et le froid.

J'ai observé le sang un instant, dans le silence si particulier aux chutes de neige, où tous les bruits semblent étouffés.

Et puis, j'en ai vu d'autres, qui dévalaient le talus jusqu'aux premiers troncs.

Et puis j'ai vu Céline, allongée à plat ventre comme une morte, les cheveux étalés dans la boue neigeuse.

Josselin

J'ai remis la pompe en place et j'ai fermé le réservoir, puis j'ai été régler l'essence au bureau. Le petit Moriau était occupé à grommeler en lisant un gros bouquin et il a mis un temps à s'apercevoir que j'étais là. Il m'a regardé comme s'il voyait à travers moi. Ce gamin est fêlé depuis qu'il est tout petit, je crois bien que les coups que Moriau lui a donnés ont un peu fracassé son crâne.

Le fait est que c'était une Bible qu'il tenait dans ses mains. Sans doute qu'il aurait préféré être à l'église en ce dimanche matin, avec les vieilles qui tiennent encore assez sur leurs quilles pour se traîner jusque-là. Et pas rester dans cette cahute du matin au soir en guettant le client.

«C'est pour aujourd'hui ou pour demain? qu'a crié Maurice dans la bagnole. Je me les pèle, là, j'sais pas si tu te rends compte.»

J'ai jeté trois billets de vingt sur le comptoir et le petit Moriau m'a rendu la monnaie.

«M'sieur François? qu'il a dit. Je peux vous demander quelque chose?»

Il n'y a pas grand monde qui m'appelle François. Comme qui dirait que ce gamin était le seul à des lieues à la ronde. C'était mon père, Monsieur François, un point c'est tout. Même s'il était mort depuis lurette. Moi, je suis juste Josselin depuis le début, et je pense bien que ça va continuer.

«Qu'est-ce qu'il y a qui te chiffonne? j'ai dit. Mais fais vite, il y a Maurice qui m'attend.»

Le petit Moriau a d'abord refermé sa Bible, comme si le foutu bouquin pouvait entendre ce qui se racontait aux alentours.

«Est-ce que vous croyez à l'enfer?» il a fini par lâcher.

J'ai bien failli me mettre à rigoler. L'enfer? Ben, dites donc. Mais il avait l'air si sérieux que je me suis retenu.

«Pas vraiment, j'ai dit. Tu devrais plutôt demander ça au curé. C'est lui, le spécialiste.»

Le petit Moriau a hoché la tête.

«Je ne comprends pas bien ce qu'il dit», il a fait.

Il est vrai que ce qui sort de la bouche du curé ne ressemble pas vraiment à des phrases. C'est une espèce de bouillie où une chatte ne reconnaîtrait pas ses petits. À croire qu'il a la langue trop épaisse et les joues trop grosses pour servir à ça. Faut dire qu'avec ce qu'il s'enfile en douce, ça se comprend.

J'ai entendu démarrer le moteur de la bagnole et je me suis dit que Maurice allait partir sans moi, si bien que j'ai quitté le bureau dare-dare.

J'ai grimpé sur le siège avant, et Maurice est parti aussitôt, avant même que la portière soit refermée. Mais il a dû freiner brutalement en arrivant sur la

chaussée, parce qu'une Opel venait de déboucher du tournant, fonçant à toute blinde.

« Bordel de merde, a fait Maurice. C'est cet enfoiré de Léopold. Qu'est-ce qu'il lui prend ? Il a le feu au cul, ou quoi ?

— Le feu de l'enfer », j'ai dit.

Maurice s'est tourné vers moi, l'air de se demander si je devenais cinglé moi aussi. Je me suis contenté de sourire, j'allais tout de même pas lui expliquer ce qui m'était passé par la tête.

On est arrivé à la ferme, et les chiens de Maurice se sont amenés en courant devant la bagnole. J'ai aussitôt vu que le berger boitait salement de l'avant et Maurice l'a vu aussi.

Il s'est penché sur le chien qui s'était couché en voyant arriver son maître. Maurice est le seul qui arrive à contenir ces fichus clébards, dès qu'il lève un doigt, ils s'étaient devant lui comme des carpettes. Je ne sais pas ce qu'il leur a fait pour qu'ils l'obéissent comme ça. À part ça, c'est des bêtes furieuses qui ont déjà tenté plus d'une fois de me sauter à la gorge. Ça m'étonnait donc pas que quelqu'un lui ait filé un gnon, au berger.

« Il a reçu un coup de bâton ou quelque chose », a dit Maurice entre ses dents.

Il s'est redressé, le visage mauvais, pour observer les alentours. Il valait mieux qu'il y ait personne dans le coin, parce que je le sentais près à casser la gueule de celui qui avait osé toucher à son chien.

Le berger a voulu se relever, et il est retombé dans la terre mouillée avec un petit glapissement.

On aurait dit qu'il avait tenu de toutes ses forces

jusqu'à l'arrivée de Maurice, et que là il lâchait prise. Sans doute qu'il avait un os ou deux de brisés. Sans doute qu'il pourrait plus jamais courir. C'était pas moi que ça chagrinerait.

Maurice l'a pris dans ses bras, et le chien s'est mis à lui lécher la joue. J'ai pensé à Madeline, qui avait dû poser ses lèvres à cet endroit et puis j'ai arrêté de penser à elle, parce qu'il y avait déjà des images toutes faites qui me remontaient dans la tête et que je préférais ne pas me lancer là-dedans en présence de Maurice. Comme si je craignais qu'il lise dans mes pensées. Tout pareil au petit Moriau qui avait peur que sa fichue Bible l'entende parler. Ptêtre qu'après tout, j'étais aussi fêlé que lui.

Et l'enfer, mon gars? Hein? C'est-y qu'il existe ou bien non?